

La rédaction



Ce très riche numéro 10 de *Synergies Algérie* s'intéresse majoritairement au théâtre. A ce noyau central très dense d'études prenant en compte des pièces diverses généralement choisies dans le répertoire national contemporain, s'ajoutent quelques essais très stimulants sur l'écriture littéraire, notamment romanesque, et un ensemble d'articles d'inspiration linguistique et didactique.

La revue *Synergies Algérie* prend ainsi la tête, avec 10 numéros publiés, de la recherche scientifique de l'EDAF menée en collaboration avec le GERFLINT. Si l'on s'en tenait à des aspects purement quantitatifs, ce serait déjà un résultat très encourageant puisqu'entre 2007 et 2010, l'Ecole Doctorale algérienne a publié rien moins que 2800 pages de travaux universitaires portant sur des thématiques interdisciplinaires en sciences humaines, le tout constituant une impressionnante banque de données d'environ 400 articles (par excès ou par défaut).

Mais il serait profondément injuste, pour l'EDAF, de se limiter à ce comptage purement arithmétique. Quiconque, par intérêt personnel ou pour soutenir une recherche en cours, a eu la possibilité de consulter l'ensemble de cette réserve scientifique à ce jour, soit sur papier, soit sur notre site à Besançon : <http://www.gerflint.org>, a pu se rendre compte que la revue, désormais répertoriée sur *l'Index Islamicus de Londres*, est devenue un outil incontournable dans son vaste domaine de compétence.

Les prochains objectifs de la revue (dans le cadre général du GERFLINT) seront sa numérisation mondiale à laquelle nous travaillons activement, mais aussi un effort supplémentaire pour lui faire obtenir une reconnaissance scientifique internationale de plus en plus élevée. Ces résultats seront certainement atteints car le fonctionnement de la rédaction, tant en ce qui concerne l'appel à contributions que l'évaluation de chaque article en double lecture aveugle, et même l'aide apportée aux chercheurs pour la qualité de leur écriture, milite pour l'avenir à long terme d'un outil qui a d'emblée trouvé sa place nationale et internationale mais qui, d'évidence, doit poursuivre son effort avec pugnacité pour s'améliorer de numéro en numéro.

Théâtre, littérature et didactique, quelques remarques sur le contenu de ce numéro

Pour en revenir à l'objet même de cette préface, et en tout premier lieu au **théâtre**, observons que l'objectif visé par nos contributeurs était très élevé, voire inaccessible. Le théâtre en effet, même si les didascalies sont nombreuses et très détaillées, c'est avant tout une performance vivante qui n'appartient plus à son auteur dès lors que la pièce est jouée, comme l'expliquait fort bien Jean Giraudoux en 1941. Or il est évident que les analyses qu'on va lire évoquent surtout l'auteur, son texte, et l'idéologie qui a prévalu au moment même de son écriture, du moins celle que perçoit le commentateur à partir de ses choix et de sa propre subjectivité dans une situation qui est la sienne, autant et plus parfois que celle du dramaturge initial.

C'est dans cet état d'esprit qu'il faut donc aborder la lecture - par ailleurs très agréable - de ce numéro 10 de *Synergies Algérie* qui se présente parfois sous une forme militante patriotique, parfois dans une tonalité amère et désabusée, mais sans que cela, dans l'un et l'autre cas, annule entièrement la profondeur des remarques et commentaires portant sur le texte lu de façon solitairement réflexive. Ce qui semble donc assez clair, toutefois - insistons un peu sur ce point - c'est la part subjective très forte prise par l'auteur de chaque article contraint d'occulter tout ce qui a trait à l'interprétation, à la mise en scène, et au jeu des acteurs. Mais la contrepartie positive de cette situation lacunaire, c'est une relecture critique de la société algérienne d'aujourd'hui au travers de textes relativement anciens. Ce qui compte, en effet, comme le disait Ricardou en 1975, « *ce n'est pas ce qu'un lecteur est capable de lire : c'est ce qu'il est en mesure de faire lire. Ou bien il impose ses propres projections et il détourne l'attention du texte vers son propre discours ; ou bien il démontre certaines relations et il attire l'intérêt sur les problèmes d'une théorie de l'argumentation.* » (*La population des miroirs, Poétique* 22, p.223). C'est régulièrement le cas ici.

Dans ce théâtre sans théâtre réel, les textes ne peuvent pas vraiment vivre dans leur dimension scénique face aux réactions d'un public (co-énonciateur de la pièce) mais comme des documents où les mots écrits importent plus que la manière de les « dire » et de les « jouer ». Une bonne partie de l'esthétique théâtrale, au sens technique du terme, est donc laissée de côté et la lecture d'ensemble des articles restitue une vision certes émouvante de la société algérienne d'aujourd'hui, de ses combats, de ses aspirations et de ses souffrances, mais dans une perspective moins théâtrale que littéraire au sens très « lansonien » du terme (l'homme et l'œuvre). Il y a donc rejet conscient de ce qu'on ignore - ce dont on ne saurait blâmer les auteurs- et cela nous amène à ce point que signalait déjà G. Deleuze dans *Différence et Répétition* : « *Comment faire pour écrire autrement que sur ce qu'on ne sait pas, ou qu'on sait mal ? C'est là-dessus nécessairement qu'on imagine avoir quelque chose à dire. On n'écrit qu'à la pointe de son savoir, à cette pointe extrême qui sépare notre savoir et notre ignorance, et qui fait passer l'un dans l'autre.* »

Les auteurs en sont du reste très conscients et invoquent même cette dimension théâtrale tout en sachant qu'elle est la grande absente de leur horizon d'observation. L'un d'eux, par exemple, explique que son analyse a pour objet « *la réalité algérienne contemporaine envisagée à travers sa mise en scène théâtrale* ». Cela relève du vœu pieux même s'il est vrai que mettre en scène une communauté, - depuis l'origine des temps - c'est tenter effectivement de découvrir une identité collective, donc d'engager, comme le dit un autre auteur, « *une quête de sens dans un monde vécu comme chaos* », « *une quête d'apaisement cathartique dans le douloureux contexte de l'Algérie de la dernière décennie du XXe siècle. Quête de réalité, quête d'une élaboration artistique qui permette aux auteurs et aux spectateurs de se saisir d'un réel en souffrance* ». Tout cela est bien vu mais n'est dramaturgiquement vrai que dans les intentions, *i.e* de façon infiniment ténue, donc à la limite de l'illusoire. Il y a décidément loin de la coupe aux lèvres si l'on désigne par cette métaphore, l'écart existant entre un livret ou un scénario et sa réalisation par une troupe théâtrale quelconque. On sait, par exemple, combien *le Tartuffe* de Molière a connu de personnalités différentes du XVIIe siècle à nos jours.

Théâtre ou analyse des potentialités d'un livret (ou d'un scénario) théâtral, on est frappé, comme dans les citations qui précèdent, par le pessimisme noir qui imprègne nombre des contributions ici rassemblées. C'est le cas, par exemple, du double oxymore de l'un des titres : « *la mortification de la vie par la vivacité énergétique de la mort dans le théâtre contemporain* ». Il n'y a aucun abus à remarquer que l'atmosphère générale de ce numéro est souvent poignante de désenchantement et d'incertitude. On trouve, par exemple, des traces fortes de l'idée de mort dans un autre article où l'on peut lire : « *La notion de la mort n'est pas uniquement une thématique théâtrale récurrente mais c'est aussi une forme dont s'empare le théâtre pour donner vie aux discours des impossibles retours de la vie* ».

Il serait injuste, toutefois, de s'en tenir à ce seul aspect mortifère. Le lecteur découvrira aussi, les ressources formidables du théâtre algérien (toujours à travers les seuls textes) pour donner visibilité, épaisseur et grandeur à l'immigré égaré dans un pays (la France) auquel il s'ajuste difficilement. Jouer un rôle devient alors la survie de l'âme et le contrepoison du désespoir. Mais on redécouvre aussi, dans certaines œuvres bien analysées de Kateb Yacine ou de Mohamed Dib, l'idée forte de rendre au rire toute sa dimension révolutionnaire, donc de prendre un recul critique par rapport à une réalité officielle souvent pesante et injuste. La désacralisation d'un monde mensonger remis à sa place en le regardant à l'envers, dans sa dimension carnavalesque, est, en effet, un acte de santé citoyenne qu'une pièce de Mohammed Dib - remarquablement présentée ici - contribue à faire revivre dans le climat de la Comédie de mœurs. Rien de plus libérateur des certitudes que le rire.

Les articles consacrés à la **littérature** traitent de sujets qui peuvent enchanter ou surprendre. Un seul exemple : L'œuvre d'Isabelle Eberhardt, est subtilement présentée dans un fort beau texte où l'eau joue un rôle particulièrement troublant. L'univers liquide, en effet, occupe une place centrale dans l'œuvre d'Isabelle. Quand on rapproche cela de la fin brutale de la jeune femme

emportée par les furies de l'Aïn Sefra, on accorde volontiers créance à l'idée d'un suicide psychanalytiquement explicable par la nostalgie des origines dans le ventre maternel. L'inférence, d'évidence, ne manque pas d'audace.

Quant à la partie didacticienne, elle offre notamment une belle explication des stratégies d'apprentissage de l'étudiant sinophone. L'auteur parvient à expliquer historiquement les mystères de la culture chinoise et la façon de raisonner dans des apprentissages linguistiques où le rôle joué par les yeux, donc le contact concret avec la morphologie des mots, tient une place beaucoup plus importante que la phonétique même et que la grammaire très complexe du français en regard de celle, pratiquement inexistante, du chinois. Situation inverse, donc, des modalités d'apprentissage occidentales où la part visuelle joue un rôle moindre, l'oreille et la raison grammaticales étant infiniment plus mobilisées. Que cette situation soit due à la différence des langues et surtout des cultures est un sujet assez bien esquissé et argumenté.

Il est également question, dans cette partie, de problèmes considérables comme ceux de l'alternance codique (déjà bien traitée dans de nombreux numéros antérieurs de la revue), des modalités de fonctionnement du discours publicitaire (qui ont également fait l'objet de nombreux travaux antérieurs), et surtout de ce serpent de mer, constamment récurrent en Algérie, du monolinguisme et de l'arabisation, posé en termes lucides et courageux.

Au total, un numéro très complet, attractif et fort diversifié, donc d'un indiscutable intérêt. La revue poursuit sa trajectoire d'information et de formation mais sans considérer que le discours scientifique soit condamné à l'austérité et à la componction. Le sérieux n'exclut pas l'esprit, et la vérité que l'on cherche n'est pas tenue d'engendrer l'ennui et la morosité. Il semble, à de multiples traits, que se dessine progressivement une revue *Synergies Algérie* de moins en moins classiquement scolaire, donc capable d'aborder les plus graves et importants sujets avec ce qu'il faut d'à propos, d'élégance et même de distinction. Ecrire, c'est prendre du recul par rapport à ce que l'on croit savoir, c'est choisir la meilleure entre mille formes possibles, c'est tenter de se faire comprendre par un interlocuteur virtuel qu'il faut savoir persuader.

Il est beaucoup question de Kateb Yacine dans ce numéro. On sait quels rapports passionnels l'auteur de *Nedjma* entretint tout au long de sa vie avec la langue française. C'est ainsi qu'il publia, dans le n° 311 de la revue *Esprit*, en novembre 1962, une courte nouvelle dont le titre très métaphorique : « le Jardin parmi les flammes », plaçait cette langue étrangère coupable d'avoir entraîné la dépossession de la langue maternelle, entre l'enfer (*les flammes*) et le paradis (*le jardin*). Et pourtant la nouvelle se termine par un petit quatrain sans ambiguïté :

*Ainsi l'oiseau aveugle
Et doublement captif
Dont la voix se cultive
Au cœur des Assassins*

qui montre bien que l'artiste (ou même l'Homme) existe (*se cultive*) par son œuvre bien plus que par ses engagements patriotiques (si nobles et justifiés soient-ils). Au-delà des méfaits supposés ou réels de la langue française, il y a d'évidence moins à déplorer une perte culturelle qu'à « *se féliciter d'une greffe douloureuse mais réussie* ». C'est en ces termes, et dans le même numéro de la revue Esprit, que Jean Lacouture pouvait dire pertinemment : « *Ecrire en français désormais, pour les Algériens, n'est plus se vêtir des oripeaux du conquérant (...), c'est se ressaisir d'une arme qui a servi au combat libérateur, et à laquelle la masse, autour de l'artiste, et par lui, a de plus en plus accès* ». S'il fallait encore apporter de l'eau à ce moulin, *Synergies Algérie* et toutes les œuvres en français des grands écrivains algériens, contribueraient certainement à en faire tourner les ailes plus hardiment que jamais.